

XYZ. La revue de la nouvelle



Le cancer

Régis Normandeau

Numéro 41, printemps 1995

10^e anniversaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Normandeau, R. (1995). Le cancer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 94–96.

Le cancer

Régis Normandeau

Tout a commencé à Montréal. À l'Université du Québec. De petites fissures dans les briques du plancher. Vieillissement prématuré, disait-on; elles furent remplacées. Mais les fissures refirent leur apparition. S'étendant rapidement, elles atteignirent les murs qu'elles se mirent à lézarder, patiemment, avec application. Tous les spécialistes — ingénieurs et physiiciens — appelés en renfort s'avouèrent vaincus par le phénomène qui s'étendit bientôt à un autre édifice de l'université par le souterrain qui les reliait sous la rue.

À cette époque, j'étais à Montréal, pour un colloque. Déjà, on sentait un malaise encore indéfinissable, comme une chape d'angoisse sur la ville. Pollution de la tranquillité. La peur de l'inconnu, insidieuse...

Devenus dangereux pour le public, les édifices attaqués par le mystérieux mal furent évacués, interdits d'accès. Seuls des scientifiques entêtés, accourus du monde entier, fascinés par la nouveauté, passèrent des jours et des semaines à tenter de résoudre l'énigme. Peine perdue. Ce « cancer » de la matière continuait ses ravages. Dix mois après les premières fissures, les deux édifices s'écroulèrent à quelques jours d'intervalle, sous les regards des caméras de tous pays.

Cette intrusion de l'insolite dans le banal quotidien avait relégué au second plan tous les grands problèmes mondiaux. Comme les Montréalais, beaucoup de gens, partout sur la planète, sentaient confusément qu'il s'agissait là d'un événement majeur. Mais personne ne pouvait — ou n'osait? — préciser sa pensée...

Peu après, on s'aperçut que le mal avait donné naissance à des « métastases » dans le métro qui donnait directement accès à

l'université, comme à bien d'autres édifices. Bientôt, de larges fissures apparurent dans les rues entourant les débris de l'université. La catastrophe déferla...

Une fois la ville évacuée, il fallut réagir et vite. Il n'y avait qu'une solution : mettre l'île « en quarantaine », l'isoler du reste du monde. Les ponts furent bombardés, le pont-tunnel détruit à la dynamite.

Rongée de toutes parts, Montréal se dissolva lentement dans les eaux du fleuve, comme un bloc de glace dans l'eau chaude.

Le monde entier retenait son souffle, anxieux de savoir si le « remède de cheval » avait été efficace. Pendant plusieurs mois, rien ne se passa. Le mal semblait s'être résorbé. Le monde était soulagé. La planète soupira. Les journaux ne parlèrent bientôt plus de l'« incident ». De son côté, le gouvernement québécois essayait tant bien que mal de relocaliser les ex-Montréalais.

Soudain, la nouvelle tomba comme un arrêt de mort : la « maladie » avait franchi le fleuve et s'attaquait au reste du Québec. Le monde sut qu'il était condamné.

Se répandit alors l'idée qu'il s'agissait là du châtement de Dieu pour les crimes et la corruption de l'humanité. Les églises se remplirent. Les prières se succédèrent. Vieux croyants et nouveaux convertis espéraient faire fléchir la colère divine. On ressortit toutes les prophéties, celles de Nostradamus en tête, pour voir si l'une ne parlait pas d'un miracle. On n'y trouva rien de convaincant...

Et le « cancer » qui faisait son œuvre. Il ne se contentait plus d'essaimer à partir du Québec : de nouveaux « foyers d'infection » apparaissaient partout, en Amérique, en Europe, en Asie, en Afrique et même aux pôles. Seule l'Australie parut, pendant plusieurs semaines, échapper au fléau, mais fut finalement atteinte à son tour.

Ce fut la débandade sociale : suicides collectifs, viols, meurtres, pillages généralisés à l'échelle de la planète. La civilisation — ce qui en portait le nom — était en ruines.

Pourtant, à travers le chaos, certains gardèrent la tête froide : des Américains et des Russes, oubliant toutes les divergences accumulées au cours des décennies, voulurent tenter un ultime effort commun pour sauver l'espèce. Les Russes lancèrent six cosmonautes, trois hommes et trois femmes, vers leur station orbitale Mir — elle n'orbitera plus longtemps —, bientôt suivis de modules de ravitaillement. Les Américains embarquèrent quatre astronautes, deux hommes et deux femmes, dans la navette spatiale Columbia, la seule qui, sur son aire de lancement, était prête au décollage.

Je suis un cosmonaute français, à bord de la navette américaine en route vers la station russe. Notre unique mission : SURVIVRE. Mais quoi espérer ? Le temps nous est compté par les limites de nos réserves d'oxygène.

J'écris l'histoire des derniers mois pour la postérité — si postérité il y a.

Par les hublots, nous voyons la Terre agoniser : elle se désintègre littéralement sous nos yeux. Imaginez un fruit à l'étape ultime du pourrissement... Dans quelques heures, il n'en restera que des débris. Et dire que tous les prophètes de malheur voyaient la planète finir ses jours dans l'enfer nucléaire...

Ici, le silence est total. D'ailleurs, que dire quand on assiste à la fin d'un monde ? La catastrophe est trop grande. Les autres ont probablement les mêmes pensées que moi : je me sens mal à l'aise d'outrepasser le sort commun de six milliards d'individus, même si ce n'est sûrement que pour peu de temps.

Russes et Américains — ça ne veut plus dire grand-chose, disons plutôt humains —, nous sommes des morts en sursis. Dix humains qui, combinant les réserves des deux nefs spatiales et des modules de ravitaillement, pourront survivre deux ans à peine. À moins d'un miracle d'origine extraterrestre — autre mot qui perd maintenant toute signification —, Mir deviendra notre cercueil.

Mir signifie « paix ». C'est cela. Ce sera la grande paix. *Requiescat in pace...*